



N° SAU/124 - 18 mars 1974

L'ISLAM ET LA BIBLE

M.L. Fitzgerald

Nous reproduisons ici, avec l'aimable autorisation de l'auteur, le texte de la Conférence qu'il a donnée le 7 mars 1973 au S. I. D. I. C. (Service International de Documentation Judéo-Chrétienne) de Rome, texte qui fut publié, par la suite, dans le Bulletin du Secretariat pro Non Christianis (n° 23-24, 1973, 8è année/2, pp. 136-146).

Introduction :

L'Islam est une religion prophétique et scripturaire

Dans la déclaration conciliaire *Nostra Aetate* sur les rapports de l'Église avec les religions non chrétiennes, Vatican II souligne que les musulmans adorent le Dieu Un, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu "qui a parlé aux hommes" (1).

L'Islam se présente comme une religion de type prophétique (2). Il croit que Dieu n'a pas créé l'homme pour le livrer ensuite à lui-même. Dieu veut au contraire le guider dans le bon chemin afin que par un bon usage des créatures et dans un esprit de soumission au Créateur il reçoive éventuellement un jour la récompense qui lui a été promise. Pour assurer cette guidance, le long des âges et au milieu de chaque peuple Dieu a suscité un messenger, chargé de proclamer que Dieu est un et d'inviter les hommes à l'adorer et à lui obéir.

Il est donc possible de parler d'une histoire du salut dans l'Islam, même s'il s'agit d'une histoire qui se répète plutôt qu'elle ne se développe. Comme point de départ de cette histoire, le Coran rapporte un événement pré-éternel dans lequel l'humanité entière reconnaît Dieu :

"Quand ton Seigneur tira une descendance des reins des fils d'Adam,
il les fit témoigner contre eux-mêmes : "Ne suis-je pas votre Seigneur ?"
Ils dirent :
"Oui, nous en témoignons !"
Et cela pour que vous ne disiez pas
le Jour de la Résurrection :
"Nous avons été pris au dépourvu" (S. 7, 171).

Ainsi un pacte (*Mithâq*) est établi entre Dieu et l'homme. La tâche des prophètes qui se succéderont consistera à rappeler à l'homme ce pacte primordial

L'Islam reconnaît une série de prophètes, tous porteurs du même message :

"Nous croyons en Dieu,
à ce qui nous a été révélé,
à ce qui a été révélé
à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, et aux tribus ;
à ce qui a été donné à Moïse et à Jésus ;
à ce qui a été donné aux prophètes,
de la part de leur Seigneur.
Nous n'avons de préférence pour aucun d'entre eux ;
Nous sommes soumis à Dieu" (S. 2, 137).

Qu'on se garde cependant de croire qu'aucun progrès n'est intervenu dans la révélation. A certains de ses prophètes Dieu donne une Loi. Cette loi est donnée pour une époque particulière, avec faculté de la modifier ensuite pour l'adapter aux circonstances nouvelles. Ainsi la Torah fut donnée à Moïse, puis Jésus vint avec l'Évangile, confirmant la vérité de la Torah mais autorisant certaines choses précédemment interdites (S. 3, 50). Pareillement le Coran est descendu sur Muhammad, le Sceau des Prophètes, pour confirmer les Écritures antérieures et apporter une nouvelle Loi (S. 5, 48).

L'Islam est donc une religion scripturaire, une religion du Livre (3), dont l'Écriture, le Coran, provient d'ailleurs de la même matrice culturelle que celles du Judaïsme et du Christianisme. C'est précisément la relation entre le Coran et la Bible que nous allons considérer. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet nous aurons sans doute intérêt à nous arrêter à deux remarques préliminaires.

La première remarque concerne la liste de prophètes donnée dans le Coran. Elle compte des noms bibliques et des noms non bibliques. Les prophètes non bibliques, tel Hûd, le messager envoyé aux Ad, et Sâlih, le messager envoyé aux Thamûd (S. 26, 124 ss), ont prêché le monothéisme à ces anciens peuples d'Arabie. La disparition de ces peuples, bien avant la naissance de l'Islam, est interprétée comme une manifestation du courroux de Dieu car le message des prophètes n'avait rencontré chez ces peuples qu'opposition et refus. Si la liste des prophètes contient dans cette direction plusieurs additions, on y relève aussi des omissions qui peuvent surprendre Juifs et Chrétiens. Ne sont pas mentionnés, par exemple, les grands prophètes Jérémie et Isaïe ni des petits comme Amos et Osée. Peut-être est-ce parce que la fonction des prophètes de l'Ancien Testament ne consistait pas seulement à prêcher le Dieu Un et à rappeler l'alliance, mais également à interpréter la volonté de Dieu pour leurs contemporains ? Cet aspect historique du rôle du prophète est apparemment bien souvent absent du Coran.

La seconde remarque est plus générale encore et concerne l'existence propre de l'Islam comme religion distincte du Judaïsme et du Christianisme. Le thème fondamental de la première prédication de Muhammad à ses contemporains à la Mekke (au VII^e siècle) développa cette double assertion : Dieu est Un, tous les hommes sont frères. Ou bien, négativement : il ne peut y avoir d'autre divinité que Dieu, et les pauvres ne doivent pas être mal traités. On pourrait dire ici qu'il n'y a rien de nouveau en cela. N'est-ce pas une pure et simple répétition des deux grands commandements auxquels se rattache toute la Loi et les Prophètes : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... et ton prochain comme toi-même" (Mt 22, 37-40) ? Bien plus, quand on sait que du temps de Muhammad il y avait en Arabie et des Juifs et des Chrétiens, on est en droit de se demander pourquoi le prophète de la Mekke ne se joint pas à l'un de ces groupes. Répondre n'est pas si simple - et demande en tout cas que l'on tienne compte des voies incompréhensibles de la providence divine (cf. Rm 11, 33-36) - mais on pourrait peut-être supposer avec Kenneth Cragg que "l'Islam s'est développé en dehors du Judaïsme et du Christianisme parce qu'il ne pouvait croître ni avec eux ni en eux" (4). En d'autres mots, Muhammad espérait une sympathique audience des Juifs et des Chrétiens et s'attendait à leurs encouragements. Il se heurta au contraire à un Judaïsme replié sur lui-même et à un Christianisme affaibli par des divisions doctrinales. C'est ainsi qu'un traditionnel message s'est développé en une religion nouvelle.

La Bible et le Coran

Il n'est donc pas étonnant de constater à la fois ressemblance et divergence entre le Christianisme et l'Islam, entre la Bible et le Coran (5). Les portraits coraniques d'Abraham et de Jésus en sont une illustration.

Quand on prend les sourates du Coran dans leur ordre chronologique probable, Abraham est d'abord mentionné avec Moïse à propos de rouleaux ou d'écritures (S. 87, 19). Vient ensuite le récit

des hôtes mystérieux d'Abraham en route pour aller punir un peuple pécheur. Ils donnent à Abraham la joyeuse nouvelle qu'il aura un fils (S. 51, 24 ss). Sourate 37, 83 ss. nous ramène au jeune Abraham affirmant devant son père et les membres de sa tribu l'unité de Dieu. D'autres passages (S. 21, 52 ss. ; 6, 79 ss. ; 26, 69 ss.) rapportent ce même récit ou un similaire, en sorte qu'Abraham devient le champion du monothéisme, un hanîf, un homme tout dévoué à Dieu. Cette dévotion sans restriction détermine en lui une attitude de soumission parfaite à Dieu, allant jusqu'à le disposer à sacrifier son fils (S. 37, 102 ss.). Le portrait d'Abraham est celui du vrai musulman qui, selon les paroles de Nostra Aetate, "cherche à se soumettre de toute son âme aux décrets de Dieu, même s'ils sont cachés" (6). Peut-être est-ce ce qui motive son association avec le principal sanctuaire islamique, la ka'ba de la Mekke, que le Coran dit avoir été reconstruite par Abraham et son fils Ismaël ? (S. 2, 118 ss. ; 14, 40). Quoi qu'il en soit, dans le Coran Abraham est très nettement moins le Père de la Promesse, le Père du Peuple choisi, que le modèle du véritable adorateur, du véritable musulman, et cela avant le Judaïsme et le Christianisme.

Un examen attentif de ces passages met en lumière quelques traits caractéristiques du récit coranique. En premier lieu, le style est plein d'allusions. Par exemple, la narration ne dit pas explicitement que le fils d'Abraham va être sacrifié. On notera aussi la présence d'éléments non bibliques qu'on peut identifier comme des influences rabbiniques (7). Comment expliquer ces ambiguïtés et ces divergences ? Avant de répondre à cette question il convient d'examiner le portrait de Jésus tracé par le Coran.

Le Jésus du Coran a place parmi les prophètes, et pourtant il ne serait pas tout à fait juste de dire qu'il n'est qu'un nom dans la liste. En effet, certaines déclarations faites à son sujet ne le sont pas à propos d'aucun autre prophète, et il y a des titres qui ne sont attribuées qu'à lui seul. Sa naissance miraculeuse est relatée ; lui et sa mère sont dits à l'abri des attaques de Satan ; il a le pouvoir, avec la permission de Dieu, d'opérer de nombreux miracles y compris de ressusciter les morts (S. 3, 35 ss.). Il est appelé Parole de Dieu (S. 3, 39, 45 ; 4, 171) et Esprit de Dieu (S. 4, 171). Il est aussi appelé le Messie (S. 3, 45). A propos de sa mission, le Coran se réfère à sa prédication, à ses miracles, au don d'une loi nouvelle (S. 3, 49-50). Les Apôtres sont mentionnés (S. 3, 52) ainsi que le repas miraculeux que Dieu fit descendre sur eux à la prière de Jésus (S. 5, 112-114). Le Coran reconnaît que Jésus s'est heurté à l'opposition et que ses ennemis ont voulu le tuer. Mais pour lui ils n'y réussirent pas. Il nie que Jésus ait réellement été crucifié et affirme que Dieu l'a élevé vers Lui (S. 4, 156-159). Jésus est appelé l'Annonce de l'Heure (ou Signe litt. science) (S. 43, 61).

On retrouve ici le même style voilé et la présence d'éléments non bibliques, certains venant cette fois des évangiles apocryphes (8). Si bien que se pose de nouveau cette question : pourquoi cette différence entre la Bible et le Coran ?

Juifs et Chrétiens répondront que le Coran dénote une insuffisante compréhension de la Bible, ce qui les mène à la confusion. Les Musulmans répliqueront que ce sont les Juifs et les Chrétiens qui ont falsifié leurs Écritures et que la version exacte de l'histoire biblique est celle donnée par le Coran (9). Toute polémique sur le sujet s'est toujours révélée absolument stérile. Ne serait-il pas préférable de considérer le Coran comme un milieu culturel particulier, Influencé par le Judaïsme et par le Christianisme, mais plus encore marqué par les communautés bédouines et marchandes d'Arabie. Il n'est donc que normal que le message adressé à ce milieu en reflète les parties composantes. Éléments strictement bibliques, rabbiniques ou apocryphes peuvent donc se mêler, l'essentiel étant non pas l'exatitute du récit mais l'édification. (A peu près comme il en est qui parleront d'"aliénation" et de "plus-value" sans se soucier outre mesure s'ils donnent à ces termes le sens que leur donne Marx et même sans savoir qu'il les employait). L'important est d'essayer de saisir le message particulier de l'Islam et sa vision pour en tirer les éléments pouvant servir à tous (10).

La Bible et la Tradition islamique

L'attitude des Musulmans envers la Bible est commandée par cette position islamique classique qui vient d'être précisée. L'Islam, avons-nous dit, admet une pluralité d'Écritures : Torah, Zabûr (Psaumes), Injîl, Coran. Toutes sont conçues plutôt comme des éditions successives d'une unique Écriture divine, qui existe en Dieu de toute éternité. Le Coran en est l'édition dernière et définitive. Or, puisqu'en général les gens sensés acquièrent la dernière édition d'un livre, revue et corrigée (seuls les collectionneurs se mettent en peine d'avoir les premières éditions), les Musulmans pensent qu'il n'est que sagesse de se procurer le Coran, version revue et corrigée de l'Écriture. En d'autres termes, les Musulmans s'accommodent en général du Coran, y voyant la source de la vérité religieuse, et ne s'inquiètent pas des autres Écritures.

En réalité c'est une trop simple conclusion. Car l'exégèse coranique a toujours eu recours à la Bible pour expliquer certains passages plus obscurs (11). Voici quelques exemples particulièrement intéressants pris chez Tabarî (m. 923), un des plus célèbres commentateurs du Coran.

En S. 26, 82, Abraham souhaite ardemment que Dieu lui pardonne ses fautes au Jour du Jugement. Tabarî se demande ce que le Livre inspiré entend ici par "ses fautes". Il pense que ce pourrait être une référence aux mensonges d'Abraham, au nombre de trois. La première fois, quand Abraham, pour éviter de participer à une cérémonie d'idolâtrie dit : "Je suis malade" (S. 37, 89). On sait ce que vaut une excuse de cette sorte ! La seconde fois : un jour qu'il était dans le temple avec des compagnons de sa tribu, il leur aurait dit qu'il était malade, c'est-à-dire atteint de la peste, pour être laissé seul et pouvoir ainsi briser leurs idoles. Abraham abattit en effet toutes les idoles à l'exception d'une, et, interrogé sur son geste, il répondit : "C'est le plus grand d'entre eux qui l'a fait" (S. 21, 63) - autre innocent mensonge bien compréhensible. La troisième circonstance à laquelle se réfère Tabarî, c'est quand Abraham dit de son épouse Sarah : "Elle est ma sœur" (12). Or ce petit mensonge n'est rapporté nulle part dans le Coran et on ne le lit que dans Gn 12, 10. En parler atteste par conséquent une connaissance de la Bible, au moins indirecte.

La même sourate a un assez long passage sur Moïse et Pharaon (S. 26, 10-68). Pour l'expliquer, Tabarî fait très souvent appel à la Bible, mais il omet bien sûr d'indiquer sa source. Par exemple, Pharaon dit des Israélites : "Il ne s'agit que d'une bande peu nombreuse et ils sont très courroucés contre nous" (v. 54). Le mot shirdhima, traduit "une bande peu nombreuse", est ainsi défini par la glose de Tabarî : "ce qui reste d'une chose", le petit reste dirons-nous. Ce qui n'apparaît guère conciliable avec la situation des Israélites, car c'était certainement leur croissance en nombre qui donnait à craindre à Pharaon. De toute façon Tabarî ne s'embarrasse guère pour donner un tableau (670.000 personnes) qui correspond presque chiffre à chiffre avec celui d'Exode 13,37 : 600.000 hommes sans compter les femmes et les enfants.

Comment les Israélites exaspéraient-ils Pharaon? Plusieurs moyens sont suggérés : en quittant le pays contre la volonté des Égyptiens ; en les dépouillant de leurs bijoux ; parce que les premiers-nés des Égyptiens étaient tués tandis que les Israélites échappaient au châtiment en signant la porte de leurs demeures du sang d'un agneau. Cette exégèse montre que Tabarî avait une sérieuse connaissance de la Bible.

D'une veine légèrement différente est le commentaire du passage de la mer Rouge. Le Coran dit que lorsque Moïse frappa la mer de son bâton, elle s'entrouvrit "et chacune de ses parties devint semblable à une immense montagne" (v. 63). En d'autres mots, l'eau s'est dressée comme deux remparts entre lesquels les Israélites purent passer. Comme ils étaient au nombre de douze tribus, le commentateur suppose que l'eau forma ainsi douze passages, un pour chaque tribu. La supposition est séduisante, pourtant elle ne donne pas toute satisfaction. Si chaque tribu se presse le long du passage qui lui est fait, elle ne peut se rendre compte de ce qu'il advient des autres et se demandera si elles aussi sont sauvées. Le commentateur suggère donc que le : "chacune de ses parties devint semblable à une immense montagne" soit interprétée comme se référant à douze ponts - aériens plutôt que souterrains ! Alors chacun pouvait suivre les autres du regard. Sommes-nous dans le royaume de la fantaisie ou cette histoire a-t-elle une base rabbinique ? (13).

Pour en revenir à l'histoire de Jésus, voici la description que donne Tabarî des derniers événements de sa vie terrestre :

"Quand Dieu eût averti Jésus qu'était venu pour lui le moment de quitter ce monde, il fut triste (à la pensée) de la mort et se troubla. Après avoir réuni ses disciples et préparé pour eux un repas, il leur dit : "Demeurez à mes côtés cette nuit, j'ai besoin de vous"... Puis, quand ils eurent achevé de manger, il leur lava les mains, accomplit lui-même les ablutions, et sécha leurs mains avec son vêtement. Mais ils trouvèrent que c'était un peu excessif et manifestèrent leur réprobation. Il leur dit "Celui qui refuse (d'accepter) quoi que ce soit de ce que je fais ce soir n'est pas avec moi, et moi je ne suis pas avec lui". Alors ils acceptèrent. Quand il eut achevé il leur dit : "Ce que j'ai fait pour vous ce soir, vous préparer le repas, laver moi-même vos mains, que ce soit pour vous un exemple. Dans votre pensée je suis le plus digne parmi vous. Qu'aucun d'entre vous ne se croie plus grand que les autres ; sacrifiez-vous l'un pour l'autre, comme je me suis moi-même sacrifié pour vous. Quant à la nécessité pour laquelle j'ai demandé votre assistance, priez Dieu pour moi, et demandez-lui de différer mon heure (ajal). Tandis qu'ils essayaient de prier, et faisaient vraiment effort, le sommeil vint sur eux, et ils ne purent prier. Alors Jésus les

réveilla, disant : "Gloire à Dieu. Ne pouvez-vous résister durant cette seule nuit pour m'assister ?" Ils répondirent : "Oh ! Dieu, nous ne savons ce qui nous arrive. Nous sommes habitués à veiller, et souvent nous veillons, mais ce soir nous ne le pouvons pas. Chaque fois que nous voulons prier, quelque chose nous empêche de le faire". Alors Jésus leur dit : "Le berger sera enlevé, et le troupeau sera dispersé". Il commença à leur parler de cette manière à son sujet. Puis il dit : "En vérité un de vous me reniera avant que le coq ne chante trois fois ; un de vous me vendra pour quelques pièces d'argent et "dévorerà" (le prix) (reçu) pour moi". Ils se dispersèrent tandis que les Juifs étaient à la recherche de Jésus. Ils prirent Simon, un des Apôtres, et dirent : "C'est un de ses compagnons". Mais Simon le nia, protestant : "Je ne suis pas son compagnon". Alors ils le laissèrent aller. Cependant d'autres s'emparèrent de lui, et de nouveau il nia. Mais quand il entendit le chant du coq il pleura et fut malheureux. A l'aurore, un des Apôtres vint trouver les Juifs et leur dit : "Que me donnerez-vous si je vous fais rencontrer le Messie ?" Ils fixèrent trente deniers. Il les prit, puis il le (le Messie) désigna aux Juifs. Mais avant cela, son sosie a été substitué à leurs yeux. (Wakâna shubbiha 'alayhim qabla dhâlika) (cf. S. 4, 157). Ils le saisirent, et le tenant fermement ils le lièrent avec une corde et l'emmenèrent en disant : "Vous ramenez de la mort à la vie et vous chassez Satan et guérissez les possédés. Pourquoi ne pas vous délivrer de cette corde ?" Crachant sur lui, ils le dardaient d'épines. Jusqu'à ce qu'ils le chargèrent du bois sur lequel ils voulaient le crucifier. Mais Dieu l'a élevé vers lui. Alors ils crucifièrent la ressemblance qui leur devint visible" (14).

Malgré la longueur ce texte a été intégralement cité parce qu'il est un exemple parfait autant qu'extrême d'une connaissance précise des Écritures jointe à une stricte adhérence à l'enseignement du Coran.

Il ne faudrait pas penser que les Musulmans qui recourent à la Bible sont les seuls commentateurs du Coran. D'autres écrivains, entre autres les polémistes, ont déployé une connaissance approfondie des Écritures (15). Dans un esprit plus serein, de nombreux passages de la Bible, en particulier du Nouveau Testament, sont passés dans la tradition islamique, probablement sous l'influence des sûfis, les mystiques. Pour ne donner qu'un exemple, mais il est expressif, ce qui suit est une tradition qui remonte à Abû Darda' :

"J'ai entendu le Messenger de Dieu dire : "Quiconque parmi vous a sujet de plainte ou bien si son frère a un grief contre lui, qu'il dise : Seigneur notre Dieu, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, votre volonté ('amr) est dans les cieux et sur terre, de même que votre miséricorde est dans les cieux qu'elle soit aussi sur terre, pardonnez-nous nos offenses et nos péchés, vous qui êtes le Seigneur de Bonté, de votre miséricorde faites descendre ici-bas la miséricorde et de votre béatitude la cicatrisation de cette peine qui a besoin d'être guérie" (16).

Un auteur spirituel du IX^e siècle, al-Muhâsibi, introduit son traité "L'observance des droits de Dieu" par le thème de l'écoute de la parole de Dieu. Il ne pouvait mieux décrire les dispositions qu'elle requiert que de relater et commenter la parole du semeur. Il est intéressant de noter au passage que la version de cette parabole qu'il donne n'est pas basée sur un évangile en particulier mais contient des éléments empruntés à tous les Synoptiques, et même il se peut qu'elle soit teintée de l'évangile apocryphe de Thomas (17).

De tous ces exemples on retire l'impression que la connaissance de l'Écriture est due beaucoup plus à la tradition orale qu'à un recours direct aux textes. Toutefois à l'époque moderne plusieurs auteurs qui ont écrit sur le Christ ont basé leurs travaux sur les récits évangéliques actuels (18).

Pour en revenir à l'exégèse coranique, est-il possible de trouver parmi les commentateurs modernes cette familiarité directe avec l'Écriture ?

Une secte musulmane, Ahmadiyya, qui est née dans le sub-continent indien vers la fin du siècle dernier, a fourni un effort considérable pour traduire et expliquer le Coran aux populations ne parlant pas l'arabe. Dans leurs notes ils font constamment appel à l'Ancien et au Nouveau Testament. Sachons toutefois qu'ils sont guidés par un esprit de polémique, cherchant à prouver que le Christianisme est dans l'erreur et que l'Islam seul est fidèle (19).

D'autre part se présente l'exemple d'un écrivain égyptien, Mustafa Mahmud, qui n'a pas hésité à se servir explicitement du Nouveau Testament pour élaborer "Une moderne interprétation du Coran". Par exemple, pour expliquer les signes mystérieux qui annonceront le Dernier Jour, - le soleil s'obscurcira, les étoiles tomberont du ciel, la fumée s'élèvera de l'abîme, Gog et Magog, le son de la trompette, la lumière de Dieu répandue sur toute la terre - il reprend des expressions contenues dans l'Apocalypse (20). Cette approche, il est vrai, n'est pas universellement acceptée. L'auteur de cet ouvrage, un "laïc", et non pas un théologien formé, a été accusé d'être plus retardataire que moderne dans son interprétation du Coran et d'avoir réintroduit les Isrâ'îyyat (récits bibliques) qu'une solide exégèse avait éventuellement écartés (21).

Et il est vrai aussi qu'au fur et à mesure qu'il avance ses citations, d'ailleurs précises, il "taille le tissu d'un vêtement islamique" (22). Néanmoins on peut dire avec un autre Musulman, 'Ali Merad, que cette ouverture vers les Écritures antérieures est un signe d'espoir pour un renouveau de l'exégèse du Coran (23).

En conclusion, ne peut-on souhaiter qu'une saine et sympathique curiosité l'emporte sur un esprit de stérile suffisance ? S'il est vrai, pour citer le nouveau Nostra Aetate, que toutes les religions "s'efforcent d'aller au-devant, de façons diverses, de l'inquiétude du cœur humain (24)", n'est-il pas justifié d'examiner avec respect les Livres saints des religions, car "ils apportent souvent un rayon de la Vérité qui illumine tous les hommes ?" (25).

M. L. FITZGERALD

NOTES

1. Nostra Aetate, 3.
2. Pour un exposé plus complet voir J. Jomier, La notion de Prophète dans l'Islam, in "*Bulletin Secretariatus pro non christianis*", 18 (1971), pp. 154-168.
3. Sur cet aspect voir J. Cuoq, L'Islam, religion du livre, in "*Bulletin Secretariatus pro non christianis*", 21 (1972), pp. 47-55.
4. K. Cragg, *The event of the Qu'an*, London, George Allen & Unwin 1971, p. 63.
5. Sur ce thème voir le petit livre de J. Jomier, *Bible et Coran*, Paris, Cerf 1959.
6. Nostra Aetate, 3.
7. L'histoire d'Abraham dans la fournaise (S. 37, 97 ; 21, 68) se lit dans le midrashîm sur la Genèse, Midrash Rabbat (Genesis) 38, 13 (éd. Freedland-Simon, London 1961, vol. I, pp. 310-311 ; cf. H ; Speyer, *Die Biblischen Erzählungen im Qur'an*, Hildersheim 1961, (réédition), pp. 142-144 ; cf. aussi D. Masson, *Le Coran et la Révélation Judéo-Chrétienne*, Paris, Maisonneuve, vol. I, 1958, p. 364.
8. Le miracle des oiseaux se trouve in Ps. Matthew, ch. 27 (cf. M. R. James, *The Apocryphal New Testament*, Oxford 1972, p. 72) (Des récits de miracles où Jésus guérit des malades ou ressuscite des morts se trouvent évidemment dans les évangiles canoniques, mais aussi dans les évangiles apocryphes, tel l'Évangile de Thomas, ch. 9).
9. Le Coran accuse les Juifs de tahrîf (cf. S. 2, 75 ; 4, 46 ; 5, 13 ; 5, 41). La racine de ce mot signifie courber, arquer, et il est probable que le terme exprime une mauvaise interprétation du texte, une altération du sens à son profit. L'acception ordinaire est : altération du texte. Dans ce sens la tradition islamique concerne aussi les Chrétiens. Cf. art. Tahrîf (F. Buhl) in *Shorter Encyclopedia of Islam*, Leiden, Brill 1961 ; W. Montgomery Watt, *Bell's Introduction to the Qur'an*. Edinburgh 1970, pp. 156-7.
10. Pour un bon essai, voir W. Montgomery Watt, *What is Islam ?* London, Longmans 1968, pp. 9-89.
11. Cf. I. Goldziher, *Die Richtungen der Islamischen Koranauslegung*, Leiden, Brill 1952 (réédition), p. 90.
12. Tabarî, *Tafsîr*, vol. XIX, Le Caire 1954, p. 85.
13. Tabarî, pp. 80-81.
14. Tabarî, vol. VI, P. 13.
15. Par exemple, Ibn Hazm (m. 1064) *Kitâb al-fisal fî l-milal wa-l-ahwâ' wa-l-nihal* ; Ghazâlî (m. 1111), *Al-radd al-jamil 'alâ sarîh al-injîl*.
16. Abû Dawûd, *Sunan*, K. al-tibb. n. 19, Le Caire 1952, vol. II, pp. 338-9.
17. Une intéressante étude de cette parabole a été faite par R. Dagorn, La parabole du Semeur dans un texte

- d'al-Muhâsibi, in "*Etudes Arabes*" 19 (1968), pp. 820 ; 20 (1968), pp. 26-40.
18. Kamil Husayn, *Qarya Zâlima*, Le Caire 1954 ; voir aussi Mahmûd `Abbâs Al-Aqqâb, *Abqariyat al-Masîh*, Le Caire 1858 ; Khalid M. Khalid, *Ma`an `alâ-l-tariq Muhammad wal-Masîh*, La Caire, 1958 ; `Abdulhamid Goudah al-Sahhâr, *Al-Masîh `Isâ b. maryam*, Le Caire 1959. Sur ces quatre livres voir J. Jomier, *Quatre ouvrages en arabe sur le Christ*, in "*MIDEO*" 5 (1958), pp. 367-386.
 19. Par exemple la traduction en kiswahili du Coran, *Kurani Tukufu*, Nairobi 1953.
 20. Mustafâ Mahmud, *Al-Qur'ân : muhâwala li-fahm 'asrî*, Beyrouth 1970, pp. 181 ss.
 21. Cf. Bint Al-Shati', *Al-Qur'ân wa-l-tafsîr al-asrî*, in "*Iqra*" n. 335, Dar al-Ma'ârif, Le Caire, 1970.
 22. Par exemple, en connexion avec S. 38, 69 "et la terre sera illuminée de la lumière de son Seigneur", M. M. cite Ap 21, 23 : "(la Cité) peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune, car la gloire de Dieu l'a illuminée". (loc. cit. , p. 191). Le texte continue : "et l'Agneau lui tient lieu de flambeau".
 23. 'Ali Merad, *Revelation Truth and Obedience*, rapport présenté à une réunion de Chrétiens et de Musulmans à Broummana, Liban, en juillet 1972, p. 12.
 24. Nostra Aetate, 2.
 25. Ibid.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
